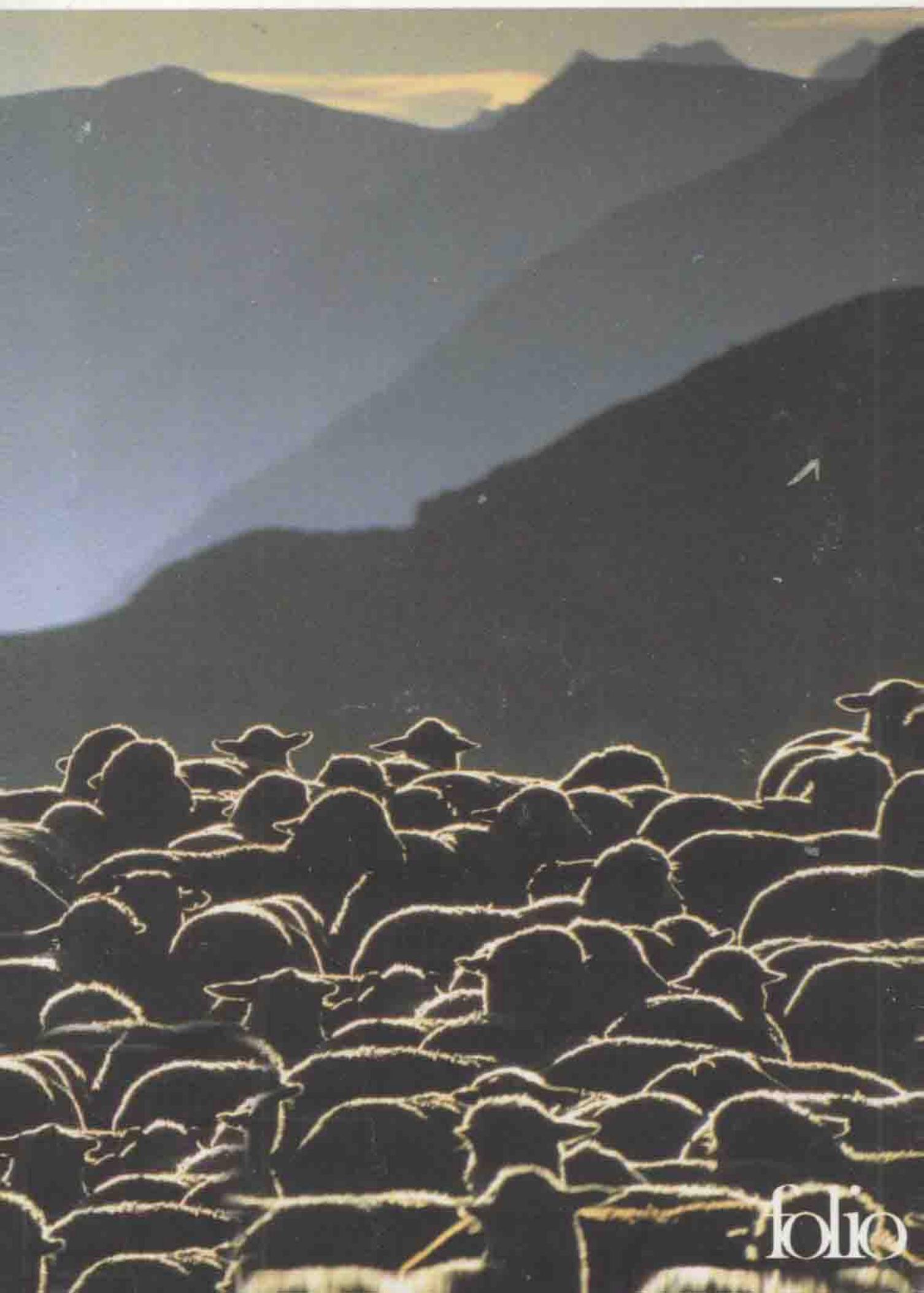


Franz-Olivier Giesbert

Mort d'un berger



folio

COLLECTION FOLIO

Franz-Olivier Giesbert

Mort d'un
berger

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2002.*

Franz-Olivier Giesbert est né en 1949, à Wilmington, dans le Delaware, aux États-Unis, d'un père américain et d'une mère française. Il arrive en France à l'âge de trois ans. Après avoir collaboré à la page littéraire de *Paris-Normandie*, il entre au *Nouvel Observateur* en 1971. Successivement journaliste politique, grand reporter, correspondant à Washington, chef du service politique, il devient directeur de la rédaction de l'hebdomadaire à partir de 1985. En 1988, il est nommé directeur de la rédaction du *Figaro*. Depuis 2002, il est directeur du *Point*.

Il a publié plusieurs romans dont *L'affreux* (Grand Prix du roman de l'Académie française 1992), *La souille* (prix Interallié 1995), *Le sieur Dieu*, et des biographies : *François Mitterrand ou La tentation de l'histoire* (prix Aujourd'hui 1977), *Jacques Chirac* (1987), *Le président* (1990) et *François Mitterrand, une vie* (1996). *Mort d'un berger* a reçu le prix du Livre de montagne en Queyras.

CHAPITRE I

La fin du monde, ça sera quand le Soleil et la Terre se mélangeront pour former la même soupe lumineuse. Dans le Mercantour, au nord de la Provence, là où les Alpes commencent à fatiguer, c'est souvent la fin du monde. Surtout l'été.

Ce jour-là, par exemple. L'air ébouillantait tout. Les yeux, les bras, les jambes, mais aussi les poumons. C'est pourquoi il respirait à petites goulées, Marcel Parpaillon, en montant le sentier pentu qui menait à la bergerie, aux Hautes-Cougourdes.

Il avait l'air de rigoler, mais c'était le soleil qui l'aveuglait. Au-dedans de lui, la peur battait du tambour et même plusieurs tambours. Il marchait lentement, car il tenait à peine sur ses jambes. À cause de son âge, quatre-vingts ans bien sonnés, et d'un mauvais pressentiment, depuis les cris qui,

quelques minutes auparavant, avaient crevé le ciel,
du côté de la bergerie.

*

Arrivé aux Hautes-Cougourdes, il tomba en arrêt devant un homme étalé sur le dos, le long du chemin, la tête posée, comme un fait exprès, sur une grosse pierre blanche. La cinquantaine velue, des yeux de lapin écorché, une plaie au cou et puis le geste de rattraper la vie qui s'était enfuie de lui, par les oreilles, en même temps qu'un filet de sang luisant. Marcel Parpaillon resta un moment à le regarder, toujours avec l'air de rigoler, avant de s'agenouiller auprès de lui, en pleurant.

« Mon garçon, marmonna-t-il. Mon pauvre garçon. »

*

Son fils n'était jamais sorti du poème dans lequel sa vie l'avait encloué, depuis la petite enfance. Il semblait perdu, maintenant, perdu et stupéfait.

*

Un papillon bleu s'était posé sur son front mort. Le vieil homme commença à parler au papillon. Il causait toujours beaucoup aux bêtes. Aux ombles chevaliers, surtout, qu'il allait retrouver de temps en temps au lac d'Allos, après la pêche, certains jours de canicule.

Dans son genre, c'était une attraction, Marcel Parpaillon. Les ombles chevaliers venaient, de tous les coins du lac, l'écouter glouglouter en agitant les bras. Il leur disait des tas de choses qui ne peuvent pas s'écrire, parce qu'elles sont au-delà des mots.

Le papillon aussi aimait entendre causer Marcel Parpaillon : ses ailes battaient de plaisir, sous les caresses de son parlage. Mais, à travers lui, c'était à Patrick, son fils, que s'adressait le vieil homme. Les papillons sont les âmes ailées des morts. C'est pourquoi ils ont l'air si seuls, souvent. Celui-là fendait le cœur.

Quand le papillon s'envola, Marcel Parpaillon éclata en sanglots. S'il avait douté que la bestiole eût un rapport quelconque avec son fils, sa façon de voler l'en aurait convaincu : la même gauderie.

Il avait toujours pensé que son fils ne valait pas tripette. Un pauvre diable qui, après trois divorces et pas d'enfant, était revenu vivre au pays, aux cro-

chets du paternel. Mais c'était le portrait craché de sa femme, emportée par un cancer, une quarantaine d'années plus tôt.

Il embrassa son front, là où s'était posé le papillon.

*

Comme après la mort de sa femme, Marcel Parpaillon pleura tout le temps, les jours suivants. Des poussées de chagrin, qui le vidaient de l'intérieur. Ce n'était pas de la peine qui coulait sur son visage, mais de la vie, du jus de vie.

Il n'arrivait pas à se retenir. Ni devant les gendarmes ni devant le maire, un chef d'entreprise d'une trentaine d'années, perché sur des talonnettes, qui disait souvent, entre ses phrases, avec un coup de menton : « C'est indubitable. »

Un coq. Il proposa au vieil homme de lui envoyer une psychologue assermentée et tout, pour l'aider dans son travail de deuil. Car les deuils sont un travail, de nos jours. Il suffit de l'accomplir. Après, on est tranquille. Mais Marcel Parpaillon n'était pas un homme de notre temps. Survivre, pour lui, c'était déjà mourir un peu : la mort des autres le tuait toujours, plus ou moins.

Après la mort du fils, Marcel Parpaillon se retrancha du monde. C'est à peine s'il répondit aux questions des gendarmes qui tournèrent pendant quelques jours autour de son voisin, Jean-Guillaume Fuchs, un fonctionnaire à la retraite.

Un mauvais coucheur. Comme Titus, son beauceron, qui avait la détestable manie d'égorger les chiens de berger, quand ils s'aventuraient sur son territoire. Ils faisaient la paire tous les deux, et cherchaient souvent garouille au fils Parpaillon.

Quelques jours avant de mourir, Patrick Parpaillon était rentré à la ferme avec une morsure à la cheville.

« C'est Fuchs qu'a fait ça, avait-il dit au pater-nel. Titus a juste obéi aux ordres. »

Jean-Guillaume Fuchs ne supportait pas que les moutons et les chèvres des Parpaillon passent sur une bande de terrain qui lui appartenait, quand ils allaient à la montagne. Sous prétexte qu'ils saccageaient ses prés et ses plantations d'arbres, il exigeait qu'ils contournent ses terres.

Il avait intenté une action en justice pour faire respecter ses droits. C'était quelqu'un qui avait toujours plusieurs procès en cours, Jean-Guillaume Fuchs. Un homme très moderne. Mais les

tribunaux se la coulent douce. On ne peut jamais compter sur eux. C'est pourquoi il lança son chien contre le fils Parpaillon, le jour de la morsure, quand le berger le nargua de nouveau, en traversant sa propriété, avec sa moutonnaille.

Marcel Parpaillon ne raconta pas l'histoire aux gendarmes. Il ne leur dit pas sa certitude qu'il s'agissait d'un crime. Ni les soupçons qu'il nourrissait à l'endroit de Fuchs et de son chien. Il était du genre à parler à tout le monde et à n'importe quoi, fût-ce un caillou, mais pas aux gendarmes.

Sa femme était d'accord, là-dessus : c'était une affaire personnelle. Il l'avait consultée. Il la consultait sur tout. La mort n'avait pas mis fin à leur vie commune. Elle habitait toujours dans sa tête. Le soir, après le dîner, il s'asseyait devant le feu ou la télé, et ils pouvaient bavasser des heures ensemble.

Ils avaient tant de choses à se dire qu'ils ne se laissaient pas interrompre l'un par l'autre. Leurs voix se chevauchaient, souvent, mais ils étaient contents. Parler suffisait à leur bonheur.

*

Avec ses moutons, Marcel Parpaillon avait beaucoup de mal à parler : c'était comme des pro-

longements de lui-même et on ne parle pas à ses prolongements. Sauf à son entre-deux, et encore, dans certains cas seulement.

Son troupeau faisait dans les deux mille têtes. Des têtes en l'air, autant vous dire. Comme nous autres, souvent, les moutons ne sont bons à penser qu'au repas en cours ou au prochain. À force de suivre leur ventre avant toute chose, ils se mettent en danger sur cette terre où tant de monde veut les bouffer. Les tiques, les puces, les myiases, les chiens errants ou le premier venu. Le peuple des moutons a toujours les barbares aux portes. Parfois, au cul. C'est pourquoi le vieil homme avait quelque chose de Moïse, choisi par le Tout-Puissant quand il l'aperçut, dans le désert, un agneau blessé dans les bras. La même figure de compassion. La même férocité aussi.

Mais il n'était plus sûr d'être à la hauteur, après la mort de son fils. Le lendemain, il avait embauché le garçon de peine que Patrick utilisait souvent, pour les coups de bourre, l'estive, la taille des onglons ou la tonte de printemps.

Il lui avait dit :

« Je compte sur toi, petitou. Je n'ai plus personne, maintenant. Quand je regarde derrière moi, y a plus qu'un grand trou noir. Je voudrais

que tu sois ma lumière dans mon dos, pour m'aider à vivre encore un peu. »

Il ajouta qu'il aurait, en sus, le coucher et le manger. Le petitou ne répondit rien. C'était un Arabe de dix-sept ans et quelques. Visage d'angelot, cheveux bouclés, il était le cadet d'une famille de six enfants. On le surnommait Mohammed VI. Il collectionnait tout ce qui s'écrivait sur Las Vegas et pouvait passer des heures à écouter, sur son baladeur, *La Marche de Radetzky* ou l'hymne monégasque. Il ne se déplaçait jamais sans son écureuil à la patte coupée, une bête qu'il avait sauvée, quelques mois plus tôt, des crocs d'un chien et qui passait son temps dans sa musette ou sur son épaule, à narguer le monde, tête à claques.

Mohammed VI ne desserrait les dents que pour sourire, parfois, ou pour jouer de la flûte.

Un muet.

*

Malgré son handicap, Mohammed VI était très sociable. Le soir, après la soupe, il enfourchait son vélomoteur et se rendait au village, pour boire quelques coups avec ses copains.